

L'amour à la pelle

Je possède un jardin magnifique. Tout le monde le dit et l'on me parle de ma main verte comme d'une heureuse malédiction. Il n'y a pourtant aucune magie, ni sort jeté. Ce ne sont que des mains de terreux, rustres sur la peau laiteuse de mes conquêtes, noires au couchant comme aux premières heures matinales, manient sans cesse la bêche, la pelle ou la griffe. Mais ceci n'est qu'une partie de mon secret.

Je suis un passionné. Un amoureux transi, un incondtionnel de la terre, de cet or noir qui nourrit de sa toute puissance.

Oui, cette terre à vous je peux le dire, je l'aime. Chaque jour je l'aère de peur qu'elle n'étouffe, j'y plonge mes doigts avec délice, je la respire, je la goûte, je l'égrène au soleil, poussière fertile qui glisse sur ma peau. Sans faillir, j'arrache les mauvaises herbes qui rampent, prédateur impitoyable et l'étouffent comme un serpent sa proie. Je lui offre les feuilles de saule, de tilleul et d'autres choses plus précieuses encore. Il se produit alors une alchimie mystérieuse comme en amour, un subtil mélange des sens, des odeurs, une fusion minérale et organique où les corps infimes se décomposent lentement, mêlant leur puissance pour créer à nouveau la vie. La graine s'émeut, cède sous la coque. La plantule perce la nuit terreuse et les mystères du monde et jaillit à la surface. À vous encore je peux le dire, il n'y a pas de belles fleurs sans belle terre. Elles y puisent leur sève. Le nectar

sucré coule dans leurs veines émeraude et se propage en ondes délicieuses jusqu'au sommet de leur tige, nourrissant leur calice, abreuvant leurs pétales. Cette terre, c'est un trésor, je vous l'avoue. Cette terre, c'est la vie. Sous mes pas, il y a un cœur qui bat, des mains qui enlacent les graines, caressent les tendres racines et les nourrissent d'un amour pur. Le jardin se touche, le jardin s'écoute. Il faut que l'on sente qu'il vit. Il faut prendre son temps comme lors d'une rencontre. Le jardin s'aime et se souvient. Mais ceci n'est qu'une partie de mon secret.

Chaque fleur me rappelle une femme que j'ai rencontrée. Capricieuses ou enivrantes, capiteuses ou légères, piquantes ou caressantes, elles demeurent toutes éternelles dans la mémoire. Aconits vénéneuses, anémones du japon rose sombre, euphorbes aux bractées florales jaune vert, hellébore piquetés de noir. Derrière chaque fleur se cache une femme aimée. Des ombelles de primevères, Jeanne, aux capitules rustiques des marguerites, Isabelle, des corymbes des valérianes, Elise, aux farouches pétales des renouées Hélène, des cymes des myosotis Marie, aux épis rutilants des arums Armelle. Tantôt elles dressent leur tige à l'assaut d'un ciel blafard comme des bras ouverts à l'amant, tantôt elles étalent leur feuillage doré comme autant de boucles de cheveux sur un drap. Plus loin, elles s'allongent voluptueuses, par terre de cinéraires argentées sous le feu d'un soleil de fin du jour. Il enflamme ma terre et la couvre de lambeaux incandescents. J'entends crépiter le minéral, mugir les pierres brûlantes, se fendre les

sols argileux et se dissoudre les derniers espoirs des arbres et des plantes dans la vaine attente d'une pluie salvatrice.

Comme il est alors difficile d'aimer dans cette passion dévorante. Je sors peu je dois vous l'avouer. Quelques amis parfois m'entraînent autour de leur table. Je suis leur mystère et qu'il leur semble bon alors de s'interroger sur les aspirations si profondes de leur ami. On se moque avec tendresse de ma solitude et l'on se réjouit alors de me voir parfois accompagné d'une belle femme. Je la leur présente et je lis dans leur regard l'amusement d'un pari lancé sur la durée de cette idylle. Ils me disent qu'il s'agit là d'une belle plante et s'essaient comme le ferait un horticulteur, un passionné des fleurs, à la décrire. Ils sont maladroits et bien trop grivois dans cet exercice de style. La passion ne souffre pas la médiocrité. Je me sens navré pour eux, mais je continue à leur sourire. Oui, à vous je le confie, il m'arrive d'aimer les femmes. Des femmes un peu perdues. De celles qui traversent ma nuit, entourent mon corps, sèves mêlées durant quelques heures furtives. De celles que je délaisse au matin repu de leurs baisers dans les frimas de la nuit mais sans plus d'envie que de partir, me hisser dans le premier métro, la tête lourde, les souvenirs fugaces, sans regret.

Parfois, il se passe plus qu'une nuit. Je quitte la chambre avec moins de hâte. Ces matins-là, mes pas me traînent sans motivation jusqu'à la bouche de métro la plus proche. Elle m'aspire dans le fracas des trains matinaux, l'odeur nauséabonde et humide des journées crasses. Je reste là, esseulé sur le quai

en proie à une indicible tristesse. Elle me manque. Quelque chose s'est produit durant cette nuit, comme le bruissement d'une source à son commencement.... Entre nos corps, à l'intérieur de son ventre, à la surface de sa peau, il y a eu l'espoir naissant. Mon cœur a cogné plus fort et résonne de cette émotion rare des jours durant. Le solitaire que je suis, s'ébroue sur le quai pour se défaire de l'engourdissement d'une nuit courte mais aimante. Je retourne sur mes pas parfois et me fige sous sa fenêtre... La porte de l'immeuble reste close sur mes espoirs, mes envies brutales presque animales. Parfois, le sort est avec moi. La lourde porte s'entrouvre et je profite de cet instant pour retourner à l'improbable. Nous entrons alors l'un et l'autre dans nos vies.

Au commencement de notre histoire, toutes m'accompagnent, émues, amoureuses, leur main tiède et docile dans la mienne. Nous marchons dans les vapeurs de jasmin et les senteurs des roses poivrées. Elles disent m'aimer et à cet instant, je les crois. Elles m'écoutent, me suivent, s'émerveillent.

C'est le temps où elles m'admirent et se laissent prendre sous la caresse. J'embrasse leur souffle jusqu'au dernier spasme de jouissance, dans la moiteur des corps convoités, pétris, griffés. La nuit s'achève et le jour me les prend. Il les absorbe toutes vers un ailleurs, loin de moi. Je les regarde s'éloigner. Abandonné, trahi, la colère enfouie tel un serpent dans mes entrailles.

Elles me reviennent le soir parce que le désir est plus fort, que leur corps a besoin de moi, de mes

mains larges, de ma poitrine lourde. Contre leur peau, je laisse des mots, des soupirs. Je leur murmure de me rester fidèles, entières de m'aimer de cet amour inconditionnel qui nourrit les enfants et les rois et asservit les bêtes. Mais, elles ne connaissent rien à l'amour, je vous le dis. Moi je sais. J'aime à toutes les saisons, sous les rincées diluviennes, les soleils assassins, les morsures du gel, les bourrasques obstinées, aux premières heures du levant comme aux dernières. J'aime lorsque les soleils blafards de l'hiver déploient un linceul végétal, lorsqu'ils illuminent d'un vert profond les prairies au pourtour des sous-bois à l'automne. J'aime sous le soleil printanier, la blancheur candide des fruitiers en fleurs que l'abeille ou le vent couvrira de promesses fécondes. J'aime sous la puissance du soleil d'été. J'aime à en avoir mal. Les genoux calleux, le torse griffé, le visage et le dos brûlant sous les heures passées à racler, creuser, ratisser. Je courbe l'échine, je redresse le torse, empli d'un plaisir sans fin. Si je m'arrête, un sentiment étrange un peu nauséux m'envahit et se répand douloureusement en moi. Je suis au bord d'un abîme béant de vide. Des images traversent mon cerveau par éclairs, sans relâche, même la nuit. Un fouillis d'images terribles. Les mauvaises herbes et la vermine se livrent à un assaut mortel des tiges et des feuillages. J'aperçois derrière les clôtures, des mains qui surgissent. Des mains de mauvais jardinier, dégoulinant de sang, rongées par les vers. Les bleus s'assombrissent, les jaunes palissent, les violets virent au pourpre, puis au noir de la

pourriture. Il flotte une odeur de mort. Je perds mes amours. Je me réveille en sueur, les tempes brûlantes. Plus rien ne m'importe pendant quelques minutes que mon jardin et ses secrets. Je me hâte aux premières heures pour rejoindre mes maîtresses végétales. La fraîcheur enveloppe mon visage, le parfum minéral de la terre apaise mon esprit. Le délire disparaît comme une mauvaise fièvre. Elles sont là. Elles m'attendent. À mon approche, j'entends le bruissement amoureux de leurs feuilles et la sève bouillonner de plaisir et de jalousie mêlés. Voilà ce qu'est l'amour. Le vrai. L'unique. Fusionnel. Immuable. Eternel.

L'autre nuit, Solange est partie comme toutes les autres. J'ai écouté ses sanglots secs qui traversaient sa poitrine en longs spasmes et ses supplications. Ses yeux étaient remplis d'un étonnement tragique lorsque je me suis avancé vers elle.

Il y a eu un bruit sourd puis un filet de sang qui s'échappe lentement de ses lèvres et la petite lueur dans ses prunelles s'est éteinte.

Je suis alors retourné au jardin. J'ai retrouvé mon or noir, mes amours indéfectibles.

Car il n'y a pas de belles fleurs sans belle terre, je vous le dis. Ce n'est un secret pour personne.

À corps et à cris, il faut y mettre du cœur croyez-moi. Un cœur qui les aimera, pour toujours.

Et tandis que le corps de Solange sans vie disparaissait sous mes pelletées fébriles, j'imaginai déjà les pétales cramoisis striés de blanc des rosa mundi s'ouvrir au puissant soleil d'été.